

Napoléon et la nuit

Texte de Christophe Pincemaille

Photographies Guillaume de Laubier





Un portrait à l'encre sympathique

Au cœur de la nuit

Gustave Roud, le grand poète vaudois, a écrit que « l'hiver, en le séparant du monde, rendait l'homme à lui-même. » Et si c'était vrai de la nuit ?

Ne dit-on pas de la nuit, qu'elle est la mère des pensées et qu'elle porte conseil, ou encore que l'esprit se nourrit de son silence ? Les dictons ont leur poésie. Ils comprennent aussi une part de vérité. Moment propice à la méditation, la nuit offre une autre possibilité de se poser face au monde. Elle invite à se voir différemment, qu'on dorme ou qu'on reste éveillé. Et la lucidité sur soi-même ou la compréhension des choses ne sont jamais aussi vives que dans l'obscurité. Des lumières intérieures s'allument dans le noir qui captent des clartés ignorées.

La nuit réunit les conditions idéales pour se livrer à des exercices introspectifs. Observez de près un visage à la bougie et vous verrez apparaître, comme une encre sympathique qui se révèle à la chaleur de la flamme, des traits ordinairement invisibles en plein jour. Le biographe serait tenté d'appliquer ces jeux de lumières à l'étude de Napoléon. En effet, l'empereur a fait de la nuit son domaine de prédilection ; il y a transporté son univers le plus intime. C'est probablement là qu'il faut aller le chercher si l'on veut avoir quelque chance d'approcher au plus près sa personnalité.

Peut-être est-ce au cœur de la nuit, que l'homme, avec ses certitudes, ses combats et ses doutes apparaît de façon lisible sous la figure hiératique et solennelle du souverain. Là, il n'est plus en représentation ; les fastes dont il entoure son trône marquent un temps d'arrêt pendant les heures où tout le monde dort. C'est le retour à la normale et à la simplicité, loin de l'étiquette de la vie de cour. Et si l'on remarque, une fois éteintes toutes les lumières des appartements, quand le palais des Tuileries est plongé dans l'obscurité, quelques bougies brûler encore du côté du jardin, ce sont celles du cabinet qui trahissent les veilles de l'empereur. Napoléon ne connaît pas le repos et ses yeux se forcent à rester ouverts sur son travail. Au propre comme au figuré, la nuit le montre dans son déshabillé et c'est seulement au petit matin qu'il succombe au sommeil. Les réflexions qu'il tire de ses méditations nocturnes, inspirent à la fois son action politique et ses plans de campagnes. Seul l'acharnement qu'il met à forcer sa

nature le dirige. « Moi je travaille toujours, confie-t-il au comte Roederer, l'un de ses interlocuteurs privilégiés, je médite beaucoup. Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup en secret ce que j'ai à dire, ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est ma réflexion, c'est la méditation. La nuit, je me réveille pour travailler. »

*« Je ne connais pas chez moi
la limite du travail. »*

Si Napoléon avait été un gros dormeur, l'empereur n'aurait sans doute jamais existé. En effet, l'étincelle de son ambition a jailli d'un cerveau en perpétuelle ébullition, qui ne connaît pas de repos. En 1796, Bonaparte, au lendemain de la bataille de Lodi, a pris conscience de sa destinée. Général en chef de l'armée d'Italie, il a promis à ses soldats qu'il les conduirait dans les plus riches plaines du monde, où ils trouveraient honneur, gloire et richesses. Et il a tenu parole. Deux ans plus tard, en 1798, quand il s'élance avec eux à la conquête de l'Orient, il les assure de la réussite de leur entreprise, car les destins jouent en leur faveur. Il ne doute pas un instant qu'il est désigné pour achever l'œuvre de la Révolution, relever la France de ses ruines et en faire la première puissance de l'Europe. Ses insomnies ont permis à son génie créateur de se développer en profitant pleinement des heures de la nuit.

Il accorde aussi peu de place au sommeil qu'à ses repas, qu'il expédie en quelques minutes. Se nourrir et se reposer, ces deux actes élémentaires de la vie, lui paraissent une perte de temps d'autant plus grande que son organisme jouit d'une solide capacité de récupération. Infatigable, en éveil permanent, il se consacre exclusivement à son métier de chef de l'Etat. A l'un de ses médecins qui lui conseille de prendre un peu de repos et de faire un peu plus d'exercice, il déclare être né pour le travail et non pour manier la pioche : « Je ne connais pas chez moi la limite du travail, lui rétorque-t-il, la présence d'esprit après minuit est telle chez moi que, par des circonstances instantanées, je suis réveillé, je me lève sans qu'on puisse deviner à l'état de mes yeux si je viens de dormir et mes dictées ont autant de fraîcheur d'esprit que dans un moment donné de la journée. » Il a organisé sa tête comme un semainier ; il lui suffit de fermer tous les tiroirs pour s'endormir. Il commande au sommeil, comme il ordonne à ses ministres, à ses officiers d'ordonnance ou à ses secrétaires.

La politique, il la mène comme il conduit la guerre, toujours à l'offensive, pour avoir une longueur d'avance ou pour anticiper sur les événements. Dans un pays où presque tout est à reconstruire, jeter les fondements d'une société nouvelle sur la base des principes de 1789, la liberté, l'égalité et la propriété, exige une conduite résolument volontariste. Toute hésitation lui est interdite, toute pause aussi. Napoléon avance poussé par le sentiment de l'urgence, convaincu que la

France ne peut attendre plus longtemps le rétablissement de l'unité nationale et le retour à la paix générale sur un continent dont il est devenu le maître. L'énergie qu'il déploie témoigne, non pas d'une impatience, ce qui dénoterait une certaine forme d'immaturité politique, mais d'une nécessité absolue. Dans sa situation, la lenteur serait synonyme de régression et compromettrait la construction de l'édifice qu'il a engagée.

Napoléon est entraîné dans une course effrénée contre le temps. Et de temps, il en manquera pour accomplir son dessein dans sa totalité. Seulement il se prive, en gouvernant en autocrate, d'une plus grande marge de manœuvre. S'il avait consenti à partager plus largement la direction des affaires, au lieu de s'enfermer dans un exercice solitaire du pouvoir, il aurait disposé de ressources illimitées. Mais, dans les décisions qu'il prend, il ne doit compter que sur lui-même. Dès lors, il n'a pas d'autres choix que de se donner en entier.

« Tous mes moments, ma vie entière sont employés à remplir mes devoirs que mes destinées et le peuple français m'ont imposés. »

Napoléon appartient à cette catégorie de personnages illustres qui se sont manifestés au cours de l'histoire. Les aptitudes intellectuelles qu'il a développées au plus haut degré impressionnent ses contemporains qui louent ses qualités extraordinaires. Lui-même les

évoque dans des moments d'emphase extrême, surchauffé par l'admiration qu'il voue à sa propre gloire. Le mot de génie revient constamment sous sa plume et celle de ses laudateurs. Pour autant, parviendra-t-on à percer le secret de ce cerveau exceptionnel, sans s'enfermer dans une rhétorique qui couperait court à toute analyse ? Ses partisans s'activent beaucoup à faire croire qu'il est « un personnage digne de servir lui-même d'époque au peuple français ». Ils se flattent que le siècle de Napoléon se mesurera un jour à celui de Louis XIV ; aux yeux de la postérité, il occupera une place auprès des grands noms de l'histoire et les souvenirs de ses actions rejoindront ceux d'Alexandre le Grand. Dès la fin de l'année 1800, une brochure au ton incantatoire suggère que Bonaparte est un nouveau Jules César. Ses inspirations sont tellement sur-naturelles, dit-on, qu'on le suppose placé sous la garde d'un esprit supérieur. Le premier consul désavouera en public cette opération publicitaire qu'il a pourtant encouragée en sous-main.

Son ardeur patriotique a été précoce. Elle est presque naturelle pour un fils de noble corse rallié à Louis XV. Son père, Charles Bonaparte, a rejoint le parti français et Napoléon est né un an après le rattachement de son île à la France. Son amour de la patrie, d'autant plus ardent qu'il est un Français de fraîche date, a mûri au collège militaire de Brienne. « Pour ma pensée, confiera-t-il à Sainte-Hélène au général Montholon, Brienne est ma patrie. C'est là que j'ai ressenti les premières impressions de l'homme. » Le jeune Napoléon, placé

au service du Roi, a été éduqué dans l'émulation de la grandeur de la France et de son glorieux passé. Il saura faire la synthèse entre ce patriotisme aristocratique et monarchique propre à la noblesse de l'ancien régime et le patriotisme populaire et républicain de la Révolution. Ne se flatte-t-il pas d'avoir salué, le premier, le peuple français de *grand*, comme l'on dit de Louis XIV qu'il est le grand roi ? Se défendant d'appartenir à une quelconque coterie, il se réclame « du grand parti du peuple français ».

C'est seulement à force de travail et en renonçant aux jouissances personnelles, qu'il est parvenu à s'élever jusqu'au sommet de l'Etat. Mais le pouvoir est une maîtresse exigeante. « J'ai trop fait pour sa conquête, reconnaît-il devant Roederer, pour me la laisser ravir ou souffrir même qu'on la convoite. Quoique vous disiez que le pouvoir m'est venu comme de lui-même, je sais ce qu'il m'a coûté de peines, de veilles, de combinaisons. » Sous les honneurs dont on le couvre, il n'en demeure pas moins un homme de mœurs frugales. A l'avènement de l'Empire, Il insiste pour que la forme monarchique de son régime ne change rien aux relations qu'il entretient avec les membres de sa famille, son cercle d'amis ou même en société. Mais il s'illusionne de penser qu'on puisse le considérer sous le rapport d'un simple particulier. Il n'est pas une personnalité ordinaire. « On m'appelle *Sire*, explique-t-il, on me donne de la *Majesté impériale*, sans que personne, dans ma maison, ait seulement l'idée que j'étais devenu ou que je me croyais un autre homme. Tous

ces titres-là font partie d'un système et voilà pourquoi ils sont nécessaires. » De même, il fait donner du *Monseigneur* aux maréchaux de l'Empire, qu'il a distingués pour leur attachement aux valeurs républicaines, pour mieux assurer à la « divinité impériale », telle qu'il la conçoit, le titre de *Majesté*. Mais il juge particulièrement déplacée la proposition de l'Institut de lui conférer le titre d'*Auguste*, et plus ridicule encore celui de *Germanicus*, qui est également avancé. Il ne voit rien dans les empereurs romains qui soit enviable. En revanche, il accepte qu'on le compare à Jules César, « le seul homme, selon lui, qui s'illustra par son caractère et par tant d'illustres actions ». Mais s'il refuse d'être héroïsé, le seul titre qu'il portera avec fierté est celui d'*empereur des Français*.

Sa personne, par l'admiration qu'elle suscite, impose naturellement le respect quand elle n'inspire pas la crainte. Sa belle-fille Hortense de Beauharnais, dès leur première rencontre, tremble devant lui ; Joséphine se plie à toutes ses exigences ; sa mère, ses frères, beaux-frères, sœurs et belles-sœurs, son beau-fils Eugène, tous, à l'exception notable de Lucien, se soumettent à ses directives, avec plus ou moins de bonne grâce. Mais personne n'ose jamais les discuter ouvertement. Autoritaire et tyrannique, mais sachant jouer à propos de la séduction, sensible – « j'avais autant que personne de la fleurette et des talons rouges dans l'esprit » - mais s'interdisant de le montrer, distant mais capable aussi de familiarité, brutal et doux à la fois, il est dans le commandement permanent. « Tous mes moments, ma vie



entière sont employés à remplir mes devoirs que mes destinées et le peuple français m'ont imposés, » dit-il. Ses titres de premier consul et d'empereur feraient presque oublier que Napoléon est d'abord un officier ; c'est en militaire qu'il dirige d'une poigne de fer, pendant quinze ans, un pays en guerre. Comme le note son secrétaire le baron Fain dans ses Mémoires, « il ne faut pas perdre de vue que Napoléon, tout empereur qu'il était, n'a jamais quitté un moment ses habitudes de général en chef, et que de près ou de loin, il fallait toujours qu'il en fit un peu le métier. » Dès qu'il a accédé à la magistrature suprême, à la suite du coup d'état du 18 Brumaire, il s'est engagé auprès des Français à « rendre la République chère aux citoyens, respectable aux étrangers, formidable aux ennemis ». On ne poursuit pas un objectif aussi ambitieux en gouvernant avec les sentiments. Il appellera d'ailleurs son frère Louis, qu'il a investi roi de Hollande et qui aspire à se rendre populaire auprès de ses nouveaux sujets, à plus de fermeté. « L'amour, lui écrira-t-il en avril 1807, qu'inspirent les rois doit être un amour mâle, mêlé d'une respectueuse crainte et d'une grande opinion d'estime. Quand on dit d'un roi que c'est un bon homme, c'est un règne manqué. » Louis XVI, monarque que sa faiblesse a perdu, est le contre-exemple qu'il condamne et qu'il plaint à la fois.

Mû par une volonté inflexible, il s'estime capable de surmonter tous les obstacles, parce qu'il nourrit un instinct de puissance et de supériorité. D'infailibilité, aussi. Le mot *impossible* le fait sourire ou se récrier. Il

demeure vigilant, en état d'alerte permanent. Les défis qu'il doit relever réclament qu'il presse le pas et qu'il ne s'accorde aucun répit. C'est pourquoi il récuse l'idée que la nuit puisse marquer une parenthèse - même indispensable - dans l'activité infatigable de son corps et de son esprit. C'est comme s'il refusait une suspension d'armes. Il ne veut rien céder à ce moment de vacuité, malgré le besoin de repos, car il a d'autres urgences en tête. Il repousse les frontières de la nuit réparatrice à leurs limites extrêmes et il se tient à l'extérieur d'un espace dont l'immobilité l'entrave et l'inquiète.



L'intimité de la nuit

*« Dans mes petits appartements,
au comble des Tuileries. »*

L'histoire des espaces est aussi une histoire des pouvoirs. Aux Tuileries ou à Saint-Cloud, ces châteaux des anciens rois requalifiés en « palais du gouvernement » sous le Directoire et le Consulat, avant de devenir « palais impériaux », le couple Bonaparte investit dès 1800 les appartements occupés dix ans plus tôt par la famille royale. « Ce logement, lit-on dans les *Mémoires* de Constant, se composait d'une chambre à coucher, d'une salle de bain, d'un cabinet et d'un salon dans lequel il donnait audience le matin, d'un second salon où se tenaient les aides de camp de service et qui lui servait de salle à manger, et d'une vaste antichambre. Madame Bonaparte avait ses appartements à part au rez-de-chaussée. » Le souvenir des rois y demeure vivace. Madame de Staël remarque qu'aux Tuileries, où

les habitudes monarchiques ont survécu aux excès de la Terreur, « il suffisait pour ainsi dire de laisser faire les murs pour tout rétablir. » De leur côté, les républicains ne paraissent pas trop s'en émouvoir. Par ce geste hautement symbolique, Bonaparte veut ressouder la chaîne du temps que la Révolution a brisée avec l'exécution de Louis XVI. Dans un premier temps, il juge toutefois prématuré de coucher dans la chambre du roi et il se contente de celle qui servait jadis à la reine Marie-Thérèse, l'épouse de Louis XIV. Par la suite, il poussera le syncrétisme jusqu'à adopter l'étiquette qui était en usage à Versailles sous l'ancien régime. Et dans le même ordre d'idée, il obligera les officiers de service à assister, tous les matins à 9 heures, dans sa chambre de parade, à son *lever*, sous prétexte d'y recevoir l'ordre du jour.

Dans toutes les résidences officielles - et c'est encore vrai de nos jours - la vie privée des souverains se déroule dans les appartements intérieurs, c'est-à-dire dans les pièces qu'ils habitent, à la différence des grands appartements, dits aussi appartements de représentation qui sont réservés à la vie de cour. Aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, à Compiègne, à Rambouillet, à Trianon, dans tous les palais qu'il occupe à la suite des Bourbons, Napoléon exige que ses appartements soient disposés de manière identique, en prenant modèle sur ceux des Tuileries: la chambre et le cabinet de travail, avec accessoirement la salle de bain, en constituent le centre névralgique. Le quotidien de l'empereur s'organise autour de ces deux pièces. Dans son esprit, elles

sont à ce point indissociables qu'elles ne forment, à l'usage, qu'un espace unique, séparé seulement par des portes et des cloisons. Nul n'est autorisé à y pénétrer, à l'exception des gens du service de la chambre et des secrétaires. La nuit, Napoléon passe indifféremment de l'une à l'autre, selon qu'il se réveille pour se mettre au travail où qu'il se recouche pour prendre un peu de repos. A Fontainebleau, il poussera même le principe à son paroxysme. En 1810, il fera transformer son cabinet intérieur en chambre à coucher ; un petit lit de fer mécanique viendra remplacer le canapé et « un joli meuble pour écrire » se substituera au bureau, si bien que les deux fonctions auxquelles l'empereur a asservi sa vie, dormir et travailler, se trouveront pratiquement confondues en une même pièce.

Au début de leur installation aux Tuileries, Napoléon et Joséphine font chambre commune. La surcharge de travail qu'entraîne la marche du régime consulaire vers un système monarchique, conduit Bonaparte à jeter rapidement les défroques du « bon bourgeois de Paris qui couche avec sa femme », selon l'expression imagée de Constant. Il décide de faire chambre à-part, mais sa chambre officielle, qu'il n'occupait pas jusqu'alors, ne convient guère à un usage quotidien. En effet, elle présente l'inconvénient d'ouvrir au sud sur le grand salon, où se déroulent les conseils et les audiences. Il se replie alors dans un entresol situé entre le 1^{er} et le 2^{ème} étage. Dans les hauteurs de palais, il se fait aménager une chambre, un cabinet de travail et une salle de bain. Si nous connaissons mal leurs dispositions intérieures,

on peut dire, en revanche, que c'est là que Napoléon s'est véritablement senti chez lui. Et c'est là que son esprit se posera peu avant de mourir, quand il dictera à Sainte-Hélène ses dernières volontés à ses exécuteurs testamentaires ; il se souviendra avoir entreposé dans ses « petits appartements au comble des Tuileries », ses meubles préférés, notamment des chaises brodées par les impératrices Joséphine et Marie-Louise, qu'il destina à son fils.

*« La porte de la chambre à coucher de S.M.
dans l'escalier
à rampe d'acajou. »*

Un document intitulé *Indication de l'usage des passe-partout* a survécu parmi les papiers du général Duroc, le grand maréchal du palais. Dans les palais, la supervision des clés incombe, en effet, aux sous-gouverneurs et aux adjudants des palais, placés sous ses ordres. Ceux-ci ont en charge le service militaire, la police et la bonne tenue des résidences impériales. Ce règlement, daté du 12 juin 1809, précise que les clés portant la lettre *A* commandent toutes les portes de l'appartement de l'impératrice au rez-de-chaussée et celles de l'appartement de l'empereur au premier étage. En revanche, seul le passe-partout n° 5 permet d'accéder à l'appartement de cabinet de l'empereur. Il ouvre - et la liste a son importance : « la porte vitrée au-dessus du



premier étage dans l'escalier à rampe d'acajou ; la porte qui conduit de l'escalier du jardin à la porte des petits appartements ; la porte de l'antichambre de ces appartements ; la porte de communication de l'appartement de S.M. au petit escalier des petits appartements ; la porte de la chambre à coucher de S.M. dans l'escalier à rampe d'acajou, la porte en face la précédente qui conduit au cabinet du gardien de portefeuille ; la porte de l'antichambre du cabinet de toilette de S.M. ; la porte du n° 37, corridor noir, occupé par Mr. Méneval ; la porte du n° 78, entresol du rez-de-chaussée, occupé par Mr. Fain. »

Cette *Indication de l'usage des passe-partout* fait penser aux aquarelles d'intérieur dont le XIX^{ème} siècle a été amateur, dans le style d'un Auguste Garnerey ou d'un Jean-Baptiste Fortuné de Fournier. On ne peut trouver plus exacte description du microcosme que représente la chambre de l'empereur, considérée dans son acception la plus large, c'est-à-dire comme une boîte gigogne, à la fois réelle et symbolique. Il ne manque aucun détail : ni l'indication d'un accès direct au jardin par l'escalier pour permettre à Napoléon de satisfaire son besoin de verdure, ni le signalement de la présence à portée de voix des deux principaux collaborateurs, Méneval, le secrétaire du portefeuille, logé dans les combles et Fain, qui occupe un galetas dans l'entresol au-dessus du rez-de-chaussée, ni la communication entre la chambre à coucher et la salle de bain, avec sa baignoire comme une sorte de second lit pour les bains de nuit. Il faut bien imaginer que la clé n° 5 ne

circule pas entre toutes les mains et que le nombre de serviteurs accrédités à en posséder un jeu est strictement limité. Napoléon dispose d'un trousseau complet du palais, que l'adjudant du palais a toujours soin de placer sur la cheminée de son cabinet, parce qu'il veut pouvoir circuler librement chez lui sans avoir à sonner quiconque.

On regrette de ne pas avoir connaissance de pareilles instructions pour Malmaison, parce qu'on comprendrait mieux le fonctionnement intérieur du château. La disposition des appartements privés, telle qu'elle a été conçue en 1800, s'est révélée à l'usage fort mal commode. La chambre conjugale, en effet, occupe le 1^{er} étage du pavillon nord, tandis que la bibliothèque, qui sert de bureau à Bonaparte, s'étend à l'autre extrémité du bâtiment, sur tout le rez-de-chaussée de l'aile sud. Très vite, Napoléon s'agace de devoir traverser de nuit une maison glaciale, sans compter qu'il dérange Joséphine à chaque fois qu'il se lève. Il prend finalement le parti d'aller dormir au-dessus de son cabinet de travail, où il peut descendre à toute heure par un petit escalier intérieur qui communique directement avec lui.

La chambre de Napoléon

Conformément à une tradition qui remonte à Louis XV et qui reconnaissait au roi le droit de jouir de son intimité, Napoléon dispose désormais dans la plupart de ses résidences, de deux chambres, voire de trois, comme à Fontainebleau, l'une publique et l'autre privée. Aux Tuileries, celle des appartements intérieurs du 1^{er} étage, où il apparaît après sa toilette pour un simulacre de *lever*, a toutes les apparences d'une chambre d'apparat, avec sa balustrade et son grand lit en bois sculpté et doré, son impériale avec tores de lauriers et fleurs en bronze, sa tenture en damas uni fond ponceau, à dessin de pavots, bordée de brocard d'or. La chambre des petits appartements tranche, au contraire, par sa simplicité, avec ses murs couverts de gourgouran rayé bleu et sa couchette d'acajou à deux dossiers et panneaux. Le décor de ces deux pièces, leur ameublement et leur accès sont commandés par un règlement très hiérarchisé et codifié, selon qu'elles appartiennent au monde de la représentation ou à la sphère de l'intime. L'abandon de la chambre conjugale a pour conséquence fâcheuse d'exposer la vie intime du couple Bonaparte à la vue et au su de la suite consulaire. En effet, il y a toujours une porte pour s'ouvrir au moment le plus inopportun ou un œil indiscret pour surprendre les déplacements nocturnes de l'époux. De son côté, Joséphine que les visites de son mari rendent euphorique, n'en fait pas mystère. Elle s'en vante même.

